

Un même esprit, de nouvelles plumes

Monique Lemieux, directrice du Bulletin

C'est bien connu, les retraités ont plusieurs vies. Dans ce numéro, **Philippe Barbaud** ouvre une petite porte sur sa vie de grand-père, qui le conduit à Paris chaque automne au moment du congé scolaire, qui n'en est pas un pour les parents qui travaillent. On devine que ce ne sont pas des semaines de repos, mais il le voit comme un privilège et a choisi le ton de l'humour pour en parler.

Nathalie Langevin a probablement toujours eu plusieurs vies, et il en est encore ainsi à sa retraite. Une de ses vies nous interpelle tout spécialement : celle de ses activités au sein de UQAM Générations. Souhaitons que l'invitation qu'elle lance au cours de l'entrevue soit entendue par plusieurs d'entre nous.

L'an dernier, *Pour la suite du monde* avait inauguré une chronique sur les dimensions psychosociales de la retraite. René Bernèche n'était plus en mesure d'en assurer le suivi et nous tenons à le remercier de sa contribution. **Simone Landry** prend la relève et propose dans ce numéro le premier d'une série d'articles sur la notion de besoins. Elle nous invite, à son tour, à lui transmettre des témoignages qui pourront alimenter les prochaines chroniques.

L'esprit que nous mettons de l'avant reste le même : illustrer les diverses facettes de la vie des retraités. Nous sommes heureux d'accueillir de nouvelles plumes, mais nous souhaitons aussi le retour des anciens chroniqueurs. À bon entendeur, salut !

Joyeuses Fêtes de la part des membres du conseil d'administration !

36

décembre 2006

sommaire

Un même esprit, de nouvelles plumes <i>Monique Lemieux</i>	1
Parce que t'es trop vieux ! <i>Philippe Barbaud</i>	2
Les besoins psychologiques après la retraite. 1. Une typologie <i>Simone Landry</i>	4
Entrevue : Nathalie Langevin <i>Monique Lemieux</i>	8
Reconnaisances et honneurs <i>Monique Lemieux</i>	10



Parce que t'es trop vieux!

::: Philippe Barbaud, professeur honoraire, Département de linguistique

La demoiselle a cinq ans et s'appelle Charlotte. Coiffée d'un diadème et revêtue d'une longue robe de princesse, en l'occurrence celle de la princesse Aurore, calquée sur le personnage d'un quelconque dessin animé de Walt Disney, elle tient son rôle avec tellement de sérieux et de conviction que le prince, en l'occurrence son grand-père, n'a d'autre choix que d'être à la hauteur de son personnage. Cela fait plus de trente minutes que l'adulte se prête à ce jeu de rôles sans trop se sentir ridicule (vu sa longue expérience sur la scène universitaire). Arrive le moment crucial et fatidique où la princesse, faisant semblant d'être morte parce qu'elle est endormie depuis très longtemps, doit se faire tirer de ce long sommeil grâce au baiser du prince charmant :

— Oh! belle princesse endormie, êtes-vous morte ou encore en vie ?

— ... (silence mortel, comme de raison, puisque la mort est le sommeil éternel, m'a-t-on appris.)

— Oh! belle princesse endormie, comment puis-je vous réveiller ?

— ...

— Oh! belle princesse endormie, devrais-je vous donner un baiser ?

— ...

Et le grand-père d'embrasser le front de sa petite-fille, un genou à terre, comme il se doit. La magie du rôle se continue, car la demoiselle se redresse avec prestance en battant des cils, fait semblant de bailler longuement et me tend la main dans un geste théâtral en disant :

— Oh! prince, je vous attendais depuis si longtemps!

— Mais, princesse, il y a si longtemps que je vous aime...

— Je vous remercie, mon prince, de m'avoir délivrée.

— Alors, princesse adorée, voulez-vous vous marier avec moi ?

Brusquement, le jeu bascule dans la réalité. La demoiselle abandonne la composition théâtrale de son personnage pour me dévisager avec un petit sourire gêné. Passant du *vous* princier au *tu* familier, elle s'insurge de l'incongruité de ma question en protestant, d'un air outré :

— Ah! mais non, on peut pas se marier!

— Mais pourquoi pas, mademoiselle ?

— Mais parce que t'es trop vieux!

— ...?!*#



Association des professeures et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

Conseil d'administration 2006-2007

Président	Philippe Barbaud <i>president@apr-uqam.org</i>
Vice-présidente	Louise Dupuy-Walker
Secrétaire	Yvon Pépin
Trésorier	Roch Meynard Denis Bertrand Albert Desbiens Monique Lemieux

Bulletin Pour la suite du monde

Directrice Monique Lemieux
bulletin@apr-uqam.org / 514-486-8410

Adresse postale

APR-UQAM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

Secrétariat (sans permanence)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine
Université du Québec à Montréal

Téléphone (répondeur seulement) : 514-987-3605

Site Web : <http://www.apr-uqam.org>

Adresses courriel : activites@apr-uqam.org
registraire@apr-uqam.org
webmestre@apr-uqam.org

Fin de l'histoire, mais début d'une interrogation plutôt... erratique sur ma vieillesse alléguée. Faut-il vraiment croire ce cliché d'adultes, que la vérité sort de la bouche des enfants ? C'est la première fois de ma vie que quelqu'un a le culot de me dire que je suis vieux. Pourtant je ne suis qu'un sexagénaire de 66 ans qui ne les paraît pas, m'assure-t-on. Il est vrai que mes tempes grisonnantes laissent voir que je n'ai plus 20 ans. Alors, j'accuse le coup. Jamais, pourtant, n'ai-je eu de doute qu'en faisant semblant d'être le prince charmant de mademoiselle, je gagnais le privilège de pénétrer dans l'univers fabuleux de l'enfance de ma petite-fille. Lourde méprise ! La fiction que l'enfant se construit dans son imaginaire, culturellement programmé, ne décroche jamais des convenances apprises à même la réalité de la vie des adultes. Je peux faire semblant d'être un personnage jeune et beau qui embrasse une princesse jeune et belle, mais je continue d'incarner dans sa petite tête l'adulte qui est exclu de son mariage à elle parce qu'il est vieux. Elle m'expliquera d'ailleurs qu'elle va se marier avec Quentin, le plus beau de sa classe, m'assure-t-elle. Aussi était-il absurde de ma part de lui proposer de se marier avec moi. Le mariage, c'est sérieux parce que ce n'est pas merveilleux.

Comment un enfant conçoit-il ce qui est absurde, me demandais-je alors ? Je constate ainsi que le verbe se marier est un mot qui s'avère déjà lourd de signification dans l'esprit de cette petite, à un âge qui commence à n'être plus aussi innocent qu'on le dit. Concevoir l'absurdité d'une hypothèse, fût-elle un événement futur comme le mariage, serait-il le commencement de la sagesse, le prélude de ce qu'il est d'ailleurs convenu, entre adultes, d'appeler « l'âge de raison » ? En cinq ans de vie sur terre, la petite a déjà mis en place un ensemble de repères qui contribuent à baliser dans sa mémoire lexicale ce qu'elle comprend d'un mot conceptuellement fort complexe. Elle a déjà intériorisé le sens commun du verbe, du nom et probablement du participe adjectival, si tant est que les conventions et les convenances sociales y contribuent puissamment. Et ce sens commun comprend déjà l'exclusion d'une hypothèse, celle qu'un vieil homme puisse se marier avec une petite fille. Construction du sens ou construction d'un tabou ?

Je n'ai guère l'occasion de poursuivre ma réflexion. La demoiselle a changé de robe et de diadème. C'est une autre princesse, d'un nom que j'oublie, et pour la quatrième fois, le scénario se répète. Je me réjouis de faire encore un prince acceptable à ses yeux. Et c'est

reparti mon kiki pour la scène de la Belle au bois dormant ! Mais alors qu'elle simule le sommeil éternel avec beaucoup d'application, je décide de tenter une expérience à son insu. Profitant de ce qu'elle est étendue les yeux fermés, et moi un genou à terre comme il se doit, je l'embrasse délicatement non pas sur le front mais sur les lèvres. L'effet attendu est immédiat. La princesse se redresse illico et, toute confuse, me lance :

- Ah ! Non. T'as pas le droit !
- J'ai pas le droit de quoi ?
- T'as pas le droit de m'embrasser comme ça.
- De t'embrasser comment ?
- Sur la bouche.
- Mais pourquoi ?
- Parce que c'est comme ça, voilà !

Avec l'envie de rire qui me tenaille, je me confonds en mille excuses et, prise cinq, le baiser attendu sur le front opère sa magie. Le jeu de rôles se termine, car il est temps d'aller prendre son bain. Le grand-père reprend ses droits, ceux que sa vieillesse alléguée lui confère. La demoiselle cesse de jouer à la princesse et redevient ma petite-fille, espiègle mais obéissante. J'épilogue alors sur l'incident pendant que je lui prépare à manger. Le tabou du baiser sur les lèvres a été transgressé même si c'est pour faire semblant. C'est un acte que l'enfant exclut de l'univers qu'elle se construit. Les interdits ne définissent pas les mots mais ils font partie de leur sens, ou plutôt d'un écheveau de significances, car le sens est une invention des savants dans la mesure où ils croient l'avoir défini. Bref, je me rassure en me disant que ma petite-fille n'est pas en train de se « patenter » un dictionnaire. Elle procède plutôt à la mise en ordre d'une masse d'informations déjà enregistrées dans sa mémoire.

C'est ainsi qu'un retraité de l'UQAM, linguiste de son métier, s'évertue toujours de comprendre le mystère du langage au contact de sa petite-fille, qu'il ne voit « pour de vrai » que trois semaines par année, vu qu'un océan les sépare.

Il faut reconnaître toutefois que la magie du virtuel permet de combler le vide, grâce à l'efficacité de la *webcam*. Mais rien ne remplace le « live », fût-il exténuant, grâce auquel un grand-père se voit confier le rôle du prince préféré de sa petite-fille.

Les besoins psychologiques après la retraite.

1. Une typologie

::: Simone Landry, professeure associée, Département de communication sociale et publique

Cet article est le premier d'une série de deux ou trois, visant à analyser les changements qui surviennent en ce qui a trait à la satisfaction de nos besoins psychologiques les plus fondamentaux au moment du passage de la vie universitaire active à la retraite. Je reprends ici, avec quelques modifications, une typologie de ces besoins, telle que je l'ai développée dans le cadre d'un ouvrage qui paraîtra au printemps 2007 aux Presses de l'Université du Québec, intitulé : Travail, affection et pouvoir dans les groupes restreints : le modèle des trois zones dynamiques. Dans les articles suivants, à partir de mon expérience personnelle et de celles d'autres collègues, j'explorerai les changements qui s'opèrent relativement à la satisfaction de ces besoins lorsque nous abandonnons le travail professoral et prenons notre retraite. J'invite d'ores et déjà les collègues retraités que la chose intéresse à me faire part de leurs réactions et de leurs expériences personnelles à cet égard, ce qui pourra alimenter le ou les prochains articles (landry.simone@uqam.ca).

Si l'idée même de la retraite nous place d'emblée devant l'inéluctable marche du temps qui nous est dévolu sur cette terre, le désarroi que peut susciter la perspective de la fin de notre carrière universitaire s'explique aussi par la hantise de la perte de nos repères personnels quant à la façon de satisfaire nos besoins psychologiques les plus fondamentaux, dans le temps de l'après. Nous avons au fil des années de notre vie et de notre carrière universitaire structuré plus ou moins consciemment la satisfaction de ces besoins dans toutes les sphères de notre vie, privées et publiques, et dans notre façon de nous inscrire dans le temps et dans l'espace de notre vie quotidienne. Tout cela va changer, et ces changements, nous les abordons souvent avec appréhension.

Pour un grand nombre d'entre nous, la notion de besoin psychologique mérite sans doute d'être explicitée. La comprenant mieux, nous serons dès lors mieux en mesure d'analyser nos façons de répondre à ces besoins au cours de notre vie universitaire et d'identifier de nouvelles stratégies mieux adaptées à notre nouvelle condition de retraités. La première étape de ce processus est l'identification de ces besoins.

Il existe un certain nombre de modèles psychologiques présentant une articulation des besoins humains, lesquels, avec les pulsions, constituent la base motivationnelle de tous nos comportements. J'esquisserai ici trois de ces modèles pour ensuite présenter ma propre typologie des besoins psychologiques fondamentaux.

La pyramide des besoins de Maslow

La pyramide des besoins de Maslow (1954) est l'un des modèles les plus connus. Il postule l'existence de cinq niveaux de besoins chez les êtres humains. Au premier niveau se trouvent les besoins physiologiques de base que sont le boire, le manger et la sexualité. Au niveau suivant se trouve le besoin de sécurité, qu'il s'agisse de sécurité physique — protection contre les intempéries, les prédateurs, les agressions physiques, etc. — ou de sécurité psychologique — protection contre les agressions psychologiques, etc. Les deux niveaux suivants ont trait aux besoins sociaux, soit d'une part le besoin d'aimer et d'être aimé, y compris le besoin d'appartenance ou d'inclusion, et d'autre part le besoin d'estime et de reconnaissance de sa propre valeur par les autres. Au cinquième niveau se trouve le besoin d'actualisation de soi, de réalisation personnelle, qui est en fait, pour les psychologues d'orientation humaniste, la tendance profonde qui motive le comportement humain. Pour Maslow (1954), la satisfaction de ces besoins est séquentielle : les besoins physiologiques doivent être satisfaits pour qu'émerge le besoin de sécurité, ces deux premiers niveaux devant être satisfaits pour que les besoins sociaux soient ressentis.

Cette classification des besoins n'est pas sans mérites. On peut toutefois contester la hiérarchisation proposée par Maslow (1954). Par exemple, le besoin d'amour chez le nourrisson, qui se satisfait par les caresses et l'enveloppement, est aussi prégnant à la naissance que le besoin d'être nourri et celui d'être

protégé. On peut même penser que tout l'être du nouveau-né tend vers l'actualisation, c'est-à-dire vers son développement en tant qu'être humain, et ce, même si son incomplétude initiale le rend totalement dépendant de ceux et celles qui prennent soin de lui. Les besoins d'estime et de reconnaissance émergent aussi très tôt dans le développement de l'enfant, sans doute dès le moment où il commence à être en mesure d'explorer et de manipuler les objets qui se trouvent dans son environnement. Autre argument à l'encontre de cette hiérarchisation, force nous est de constater que de nombreux créateurs et créatrices ont vécu dans des conditions de privation extrêmement difficiles, pour ce qui est de leurs besoins les plus primaires, produisant pourtant chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre. On ne peut donc souscrire à la vision séquentielle de Maslow (1954). Les besoins humains sont en synergie constante et l'on peut différer la satisfaction d'un besoin physiologique — et même l'atrophier, que l'on songe aux troubles de l'alimentation — pour poursuivre, par exemple, un projet répondant à un besoin de reconnaissance. Notre vision serait ici plutôt gestaltiste (Perls *et al.*, 1951) : un besoin émergent en viendra à supplanter le besoin auquel on est en train de répondre lorsque sa prégnance dans le champ perceptuel aura acquis une force suffisante pour réorienter l'action dans le sens du besoin émergent. La fonction cognitive, par l'analyse rationnelle de la situation, peut aussi jouer un rôle dans le choix que l'on fait de répondre ou non, *hic et nunc*, à un besoin émergent.

Les besoins interpersonnels de Schutz : inclusion, contrôle, affection

Pour Schutz (1958, 1966), un autre psychologue américain, les besoins interpersonnels sont au nombre de trois : le besoin d'inclusion, qui porte sur l'établissement de liens d'appartenance, le besoin de contrôle qui concerne les relations de pouvoir et le besoin d'affection qui a trait à l'amour et à l'affection. Par rapport à la prégnance de chacun de ces besoins, l'on peut se situer sur un continuum, dont les extrêmes sont pathologiques.

Ainsi, pour le besoin d'inclusion, le pôle de l'hyposocial regroupe les personnes introverties qui évitent de s'associer aux autres et d'attirer l'attention sur elles-mêmes, et sont plutôt en retrait en situation sociale, alors que l'hypersocial, extraverti, ne peut supporter la solitude, cherche à forcer l'attention des autres sur lui-même et participe beaucoup, non sans un certain exhibitionnisme, à l'interaction groupale. La personne qui est tout simplement sociale est aussi à l'aise seule qu'avec d'autres, sa participation groupale sera forte ou faible en fonction des circonstances et non des pressions internes d'un besoin exacerbé.

Relativement au besoin de contrôle, les trois postures sont celles de l'abdicateur, de l'autocrate et du démocrate. L'abdicateur aura plutôt tendance à se soumettre aux autres, renonçant à son propre pouvoir pour se replier sur des positions où il n'a pas à assumer la responsabilité de la prise en charge de l'action du groupe ou de ses décisions. L'autocrate, animé par la crainte d'être dominé, cherche lui-même à dominer, à mettre en place une structure de pouvoir dont il occupera le sommet. Le démocrate peut, selon la situation, assumer ou non le pouvoir et les responsabilités qui l'accompagnent, sans avoir le besoin compulsif de l'éviter ou de l'avoir à tout prix.

Pour ce qui est du besoin d'affection, encore ici, trois postures sont possibles. Les hypopersonnels sont ceux qui évitent tout lien personnel étroit avec les autres et tentent de maintenir une distance leur permettant de s'engager émotivement le moins possible dans toute relation. Les hyperpersonnels cherchent au contraire à établir très vite des liens très intimes, directement ou indirectement. Pour les personnes qui sont personnelles, la relation affective sera plus ou moins proche, plus ou moins intime, selon la situation.

La classification des besoins psychologiques de Saint-Arnaud

Une troisième classification des besoins a vu le jour au Québec, sous la plume d'Yves Saint-Arnaud (1974). À partir du postulat de base de la psychologie humaniste, celui de la tendance innée à l'actualisation, Saint-Arnaud (1974) identifie, outre les besoins physiques, trois besoins psychologiques fondamentaux, soit le besoin d'aimer et d'être aimé, le besoin de produire et le besoin de comprendre. Saint-Arnaud (1974) intègre explicitement à son modèle une dimension que l'on peut qualifier d'instrumentale, avec l'identification du besoin de produire, qui s'exprime dans les activités de création ou de jeu, en fait dans toute les activités liés au travail, aux arts, aux loisirs. Le besoin de comprendre, quant à lui, découle de la recherche fondamentale du sens de la vie, qui s'exprime chez le tout jeune enfant par son insatiable curiosité face à lui-même et face au monde.

Une nouvelle typologie des besoins psychologiques fondamentaux

L'intégration de ces diverses classifications m'a amenée à développer une nouvelle typologie des besoins psychologiques des être humains. Comme la plupart des psychologues humanistes, je postule la présence d'une tendance innée à l'actualisation, qui pousse toute personne à rechercher chez les autres et dans son environnement les éléments pouvant lui permettre de s'accomplir en tant qu'être humain, ou encore d'exister, au sens où l'entend Todorov (1995),

c'est-à-dire en tant qu'être humain en coexistence avec les autres êtres humains. En ce sens, les besoins psychologiques par lesquels se traduit cette tendance à l'actualisation sont nécessairement sociaux, la dimension sociale étant non seulement importante mais nécessaire à l'être humain à tous les stades de

son existence.

Comme le montre le tableau 1, les besoins fondamentaux, outre les besoins physiologiques de base, sont au nombre de quatre : le besoin d'action, le besoin d'affection, le besoin de contrôle et le besoin de sens.

Tableau 1
Une typologie des besoins psychologiques

<i>Besoin fondamental</i>	<i>Besoins partiels inclus dans le fondamental</i>	<i>Caractéristiques essentielles</i>
Action	Adaptation à et de l'environnement Travail sous toutes ses formes Production utilitaire Création artistique Jeu	Besoin lié au développement de la vie Besoin à la fois individuel et social, l'action pouvant être menée en solitaire ou en collaboration avec d'autres
Affection	Amour et amitié Intimité Inclusion Appartenance Estime Reconnaissance	Besoin le plus étroitement associé aux émotions, à l'affect, indispensables à la vie Besoin social par excellence, qui ne peut se vivre que dans et par la relation
Contrôle	Emprise sur son environnement, sécurité Contrôle sur les ressources Contrôle sur les personnes	Besoin étroitement lié à la survie Besoin à la fois individuel et social, donnant naissance au « pouvoir de » et au « pouvoir sur »
Sens	Compréhension Connaissance Croyance	Besoin lié à la condition humaine Besoin à la fois individuel et collectif

J'ai choisi le terme d'action pour caractériser le besoin qu'ont les humains de faire, de produire, de créer, d'agir sur leur environnement afin de s'y adapter et de l'adapter à l'ensemble de leurs besoins, de travailler, dans l'acception la plus générale du terme, de jouer aussi. C'est par l'action que se développent les individus et les collectivités humaines, quelles que soient les directions que prend ce développement. L'action est au cœur de la vie, nous agissons constamment, même quand nous dormons et que notre inconscient nous engage dans le travail du rêve ! La so-

ciologie du vingtième siècle voit aussi la personne comme un être agissant, comme un acteur (Akoun et Ansart, 1999), de sorte que l'on peut à bon droit penser que le besoin d'agir fait partie des besoins fondamentaux. Le besoin d'agir est à mes yeux de plus grande envergure que le besoin de produire de Saint-Arnaud (1974) qu'il englobe, toute action n'ayant pas pour aboutissement un produit ou une production. Maisonneuve (1980) a bien vu l'importance de la dimension de l'action, qu'il appelle, dans le contexte du groupe, « le souci de labeur et de progrès » et dont il

dit que « tout effort traduit ce *souci d'agir et d'entreprendre* qui transparait déjà dans le jeu de l'enfant et qui *constitue une motivation aussi fondamentale que celle d'aimer et d'être aimé* » (p. 85, les italiques sont dans le texte).

Les classifications des besoins psychologiques évoquées plus haut reconnaissent toutes l'importance du besoin d'affection, qui, à mes yeux, comprend l'essentiel des besoins relationnels. Aimer, être aimé, connaître des relations intimes, sentir notre inclusion dans nos groupes d'appartenance de même que le lien d'appartenance lui-même, recevoir estime et reconnaissance, voilà autant de facettes du besoin fondamental d'être en relation, que j'appelle besoin d'affection, présent dans ses formes archaïques dès les premiers temps de la vie intra-utérine, sous la forme de la symbiose totale. Le besoin fondamental d'affection se traduit donc entre autres par le désir de relations se situant sur un continuum quant à leur degré d'intimité, allant de la relation amoureuse et de la relation mère- ou père-enfant jusqu'à la relation simplement cordiale, en passant par l'intimité des relations familiales et amicales. Le vécu émotionnel est principalement associé au besoin d'affection et le choix du terme même d'affection pour nommer ce besoin fait ici écho à la notion psychologique d'affect.

Le besoin de contrôle, que Schutz (1958,1966) lui-même associe au pouvoir, à l'autorité, à l'influence, me paraît également fondamental, entre autres pour la survie tant de l'individu que du groupe humain. Il s'agit du besoin de contrôler son environnement afin d'y puiser les ressources nécessaires à l'entretien de la vie et d'y vivre en sécurité; on peut ici évoquer, entre autres, l'idée de protection du territoire. Il s'agit aussi du besoin de contrôler les personnes qui font partie de cet environnement ou qui le menacent. On pense ici au contrôle qui s'exerce entre proches, habitant ou non sous le même toit, au contrôle parental sur les enfants, qui fait partie intégrante de la fonction éducatrice, au contrôle présent au sein des organisations. Le besoin de contrôle est étroitement lié au pouvoir, tant au pouvoir de se réaliser soi-même (« pouvoir-de ») qu'au pouvoir d'obtenir des autres ce dont nous avons besoin ou de les amener à faire ce que nous voulons qu'ils fassent (« pouvoir-sur ») (French, 1986).

Le quatrième besoin fondamental est à nos yeux le besoin de sens, ce sens qui dépasse et inclut la compréhension du monde et des choses. Nous avons besoin de comprendre et de connaître et notre curiosité nous pousse à explorer les multiples avenues qui s'ouvrent devant nous. Nous sommes sans cesse en quête de sens, que ce soit le sens des actions à entreprendre ou le sens de la vie. Cette quête de sens est à

l'origine de la philosophie et de toutes les sciences, des systèmes de croyances, des religions, des idéologies. Le sens n'est toutefois pas en dehors de nous : nous le construisons sans cesse (Comte-Sponville, 2001, p. 530) :

Le sens n'est pas à chercher, ni à trouver, comme s'il existait déjà ailleurs, comme s'il nous attendait. Ce n'est pas un trésor; c'est un travail. Il n'est pas tout fait : il est à faire (mais toujours en faisant autre chose), à inventer, à créer. C'est la fonction de l'art. C'est la fonction de la pensée. C'est la fonction de l'amour.

Nous répondons à notre besoin de sens à la fois par la réponse à nos autres besoins fondamentaux et par des actions directement liées à la quête de sens, toujours présente dans nos entreprises individuelles et collectives.

La satisfaction de nos besoins fondamentaux avant et après la retraite

La prégnance de chacun des besoins est variable d'un individu à l'autre et les moyens que nous prenons pour les satisfaire le sont aussi. Et si le besoin de sens joue un rôle fort important pour les personnes qui ont fait le choix d'être professeurs et chercheurs, elles ont néanmoins organisé leur vie en fonction non seulement de ce besoin, mais aussi des besoins d'action, d'affection et de contrôle. Comment se structure la réponse à ces besoins fondamentaux chez les professeurs et professeuses? Quels changements doivent-ils apporter à leurs façons d'être et de faire, profondément intégrées au fil des ans? J'aborderai ces questions dans les prochains numéros de *Pour la suite du monde*.

Références

- Akoun, André et Pierre Ansart (dir.) (1999). *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert et Seuil.
- Comte-Sponville, André (2001). *Dictionnaire philosophique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- French, Marilyn (1986). *La fascination du pouvoir*, Paris, Acropole. (Édition originale américaine en 1985).
- Maslow, Abraham H. (1954). *Motivation and Personality*, New York, Harper and Row.
- Perls, Frederick, Ralph E. Hefferline et Paul Goodman (1951). *Gestalt Therapy. Excitement and Growth in the Human Personality*, New York, Dell Publishing Company.
- Saint-Arnaud, Yves (1974). *La personne humaine*, Montréal, L'Homme.
- Schutz, William C. (1958). *FIRO: A Three-Dimensional Theory of Interpersonal Behavior*, New York, Holt Rinehart and Winston.
- Schutz, William C. (1966). *The Interpersonal Underworld*, Palo Alto, Science and Behavior Books.
- Todorov, Tzvetan (1995). *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil.

Nathalie Langevin

::: Monique Lemieux

Nathalie Langevin, qui vit aujourd'hui sa deuxième retraite et sa quatrième carrière, n'a pas le cheminement classique de la plupart de ses collègues universitaires. Retraitée une première fois en 1995, elle reprend du service en 1996 pour présider à la mise en place du baccalauréat en gestion et design de mode, puis à l'inauguration de l'École de mode, dont elle fut la première directrice. Sa véritable retraite commence donc en 1998.

Q. Nathalie, il y a eu chez vous un long parcours avant l'UQAM. Quelles sont les grandes lignes de votre première carrière ?

R. J'ai d'abord été dessinatrice de mode pendant sept ans, et j'ai enseigné quatre ans à l'École des métiers commerciaux le dessin de patrons. Il y a de drôles de coïncidences dans la vie : cette institution était située à l'emplacement de l'actuel pavillon Hubert-Aquin. Je n'aurais jamais cru, alors, que je finis ma carrière universitaire pratiquement au même endroit !

Je n'envisageais d'ailleurs pas une carrière dans l'enseignement puisque j'avais donné ma démission à l'École des métiers commerciaux au moment de mon mariage ; je reviendrai à l'enseignement en 1969 après quelques années de collaboration avec mon mari en aménagement intérieur. Après quelques années à la polyvalente Daniel-Johnson, j'entreprendrai ma deuxième carrière, celle de coordonnatrice puis conseillère pédagogique de l'enseignement professionnel à la Commission des écoles catholiques de Montréal (CECM).

En 1981, j'entre à l'UQAM comme professeure invitée au Département des sciences de l'éducation à la Formation des maîtres de l'enseignement professionnel et je ne quitterai plus cette institution ; c'est le début de ma troisième carrière.

Q. Aviez-vous déjà en tête à ce moment de créer un programme complet en gestion de la mode ?

R. Plus ou moins. L'idée a pris forme en 1990-1991 à partir de discussions avec une collègue du Fashion Group International qui oeuvrait au Collège et qui furent suivies d'une proposition du Groupe Collège La-salle ; il s'agissait alors de structurer une formation complète de niveau universitaire ; cette formation en

mode, en français, n'existait nulle part ailleurs au Canada ni en Amérique du nord.

La place que nous voulions donner à la dimension gestion et design nécessitait la collaboration des professeurs des Sciences administratives, la future École des Sciences de la gestion, et du Département de design. Mais nous étions bien loin de cette participation en 1992 : un programme de Mode à l'université n'avait pas la cote bien haute.

Q. Vous serez la première directrice du baccalauréat en gestion de la mode et aussi la première directrice de l'École de mode. Il aura fallu combien de temps pour que ces projets se réalisent ?

R. Assez longtemps pour que j'aie l'impression que ça n'allait jamais voir le jour. Tellement, que j'avais pris ma retraite en 1995. Mais ce projet me tenait tellement à cœur que je ne pouvais refuser de reprendre du service en 1996 au moment de l'ouverture du programme. La première phase de ma retraite avait donc duré un an et la deuxième phase date de 1998, après l'ouverture de l'École supérieure de mode de Montréal.

Q. J'imagine que les années 1996 à 1998 furent des années palpitantes.

R. Un feu roulant ! Ayant eu l'autorisation officielle à la fin de juin, nous devions tout mettre en place pour débiter en septembre de la même année. Installation des locaux temporaires, publicité et inscription des étudiants, embauche du personnel de bureau et des chargés de cours, location des locaux de classe au Collège, etc., etc. Nous avons débuté à temps avec 42 étudiants. Nous avons ensuite travaillé sur les plans d'aménagement de l'École, qui fut inaugurée en février suivant.

Q. Depuis 1998, quels ont été les projets dans lesquels vous vous êtes le plus impliquée ?

R. Il y a tout d'abord des projets de bénévolat que j'avais amorcés dans la première phase de ma retraite (parfois même avant) au musée McCord et au musée de Pointe-à-Callière. Je m'y suis impliquée à divers titres : recherche en vue de l'organisation d'expositions, présidente des amis du musée, membre du conseil d'administration. Je continue d'ailleurs à faire du bénévolat au musée de Pointe-à-Callière à titre de membre du comité de développement.

À l'École de mode, je m'occupe surtout des concours internationaux en design de mode : informations à colliger sur les concours disponibles, participation aux jurys de sélection des candidat(e)s, mentorat auprès des étudiantes et étudiants qui s'y présentent ; j'y consacre à peu près une journée par semaine.

J'ai aussi créé un groupe d'étude sur les pré-arrangements funéraires, avec qui je travaille depuis un an et demi. Ce groupe est chapeauté par UQAM Générations. S'il y a des personnes qui voudraient se joindre au groupe, elles sont les bienvenues.

Il ne faut pas oublier la famille. À la retraite, quand on est soi-même en bonne santé, on trouve souvent autour de soi des personnes qui le sont moins ; ce fut mon cas dans les années 1990, c'est-à-dire jusqu'en 2002, date du décès de ma mère. Aujourd'hui, c'est auprès de mes petits-enfants que j'essaie de me rendre disponible.

Q. Vous avez été très impliquée dans l'APR.

R. En effet, j'ai été conseillère pendant deux ans, en 1998-99 et présidente pendant les deux années subséquentes. Ça m'a permis de connaître des collègues que je n'avais que côtoyés quand j'étais à l'UQAM et de me lier d'amitié avec certains autres. J'aimerais bien assister plus souvent aux activités, mais malheureusement, ça tombe souvent sur des journées où je suis ailleurs. Mais depuis que je suis impliquée à UQAM Générations, nous avons rencontré les deux autres associations de retraités de l'UQAM et nous avons mis à l'horaire pour l'hiver 2007 trois activités communes. Et j'ai bien l'intention d'y être.

Q. Vous venez d'accepter la direction de UQAM Générations. Qu'est-ce que ce nouveau projet de bénévolat vous apporte ?

R. J'aime participer aux projets en émergence, faire face à de nouveaux défis. UQAM Générations est

en train de se structurer, c'est un lieu de développement de projets, un lieu de convergence où nous pouvons exercer un leadership selon nos intérêts et notre expertise. Il y a des locaux, des activités, mais il faut davantage de support, plus de visibilité, une fréquentation plus assidue.

Q. Comment voyez-vous votre contribution à ce projet ?

R. Je pense que je suis assez bien placée pour rallier l'UQAM à nos projets actuels et futurs et les faire avancer : on me perçoit comme une personne tenace qui mène ses projets jusqu'au bout ; c'est un atout. Je crois aussi qu'il est important de ne pas faire cavalier seul : j'ai l'intention d'intensifier les liens avec les autres associations qui partagent nos objectifs. Je voudrais convaincre un plus grand nombre de retraités de s'impliquer comme bénévoles. Un nouveau projet me tient particulièrement à cœur : offrir de la formation aux bénévoles dans diverses sphères d'activité. Les organismes qui reçoivent des bénévoles n'ont pas toujours le temps de les former. Notre expertise de formateurs et de formatrices pourrait être réinvestie auprès des personnes qui veulent se préparer à devenir des bénévoles. Se faire respecter comme bénévole serait probablement parmi les éléments premiers de la formation.

Q. Si je comprends bien, pour vous le bénévolat, ça fait partie de la vie ?

R. C'est exact. En plus de se sentir utile, les activités bénévoles permettent de se donner des activités, une vie culturelle, d'échanger avec d'autres personnes, de s'ouvrir à d'autres réalités que la sienne et par conséquent d'oublier ses propres soucis. Pour moi, le bénévolat, c'est l'ouverture aux autres, l'ouverture sur le monde. Aussi longtemps que j'aurai la santé, je ne conçois pas une vie sans bénévolat.

Q. Est-ce qu'il vous reste encore du temps pour vous ?

R. Mais oui, j'ai de nombreuses activités sociales et je suis de celles qui passent des coups de fil aux amis régulièrement ; l'amitié, ça se cultive. Je me réserve du temps pour voyager. Chaque année, je séjourne en France de la fin janvier à la mi-mars. J'y ai noué des relations tout au long de ma carrière, des relations qui se sont transformées en amitiés et avec lesquelles j'ai plaisir à renouer. Pendant la période où je suis au Québec, j'exerce même une nouvelle carrière.

Q. Vous avez donc une quatrième carrière! C'est récent?

R. Ça a débuté il y a trois ans quand j'ai accepté d'être modèle pour une publicité de la pharmacie Jean Coutu. Depuis lors, j'ai fait des photos pour des revues médicales, pour la Caisse populaire, et il m'arrive également de figurer dans des défilés de mode. Toutes ces activités m'amuse beaucoup.

*

Ceux et celles qui croient que la vie s'arrête à la retraite devraient rencontrer Nathalie Langevin. Son enthousiasme est communicatif : on sent que s'engager dans des projets à ses côtés, c'est s'engager dans un travail d'équipe et que c'est aussi s'assurer qu'il y aura des résultats tangibles aux actions entreprises. Ceux et celles qui se joindront à elle à UQAM Générations ne seront pas déçus ; ils et elles y trouveront des défis à leur mesure.

Sur une note plus personnelle, je dois dire que j'admire l'équilibre que j'ai senti chez Nathalie entre la place réservée à l'espace public et à la vie personnelle. J'ai aussi compris qu'elle tire du plaisir de tout ce qu'elle réalise : sa quatrième carrière de mannequin, c'est un peu un clin d'œil à la vie!



Reconnaisances et honneurs

::: **Monique Lemieux**

Deux de nos collègues retraités ont récemment été nommés *professeurs émérites* de l'Université du Québec à Montréal. Il s'agit de **Donna Mergler** (Sciences biologiques) et de **Jean-Marc Piotte** (Science politique). Nous nous réjouissons de cet honneur bien mérité.

*

Notre collègue **André Jacob** vient de publier en 2006 chez Pierre Tisseyre, dans la collection Ethnos n° 2, un roman pour les jeunes (14 ans et plus) intitulé *Mamadou et le secret du fer*. À retenir comme suggestion de cadeau de Noël!

